

L'administrateur baissa la tête et se replongea dans ses calculs.

L'inconnu semblait n'avoir pas entendu l'injonction ; il attachait avec sang-froid ses yeux hardis sur le successeur de don Pablo Garcia et, après un instant de silence, il étendit le bras :

— Si le duc avait été assis à votre place, dit-il, je suis sûr qu'il se serait levé et m'aurait offert une chaise.

La main de l'administrateur resta suspendue au-dessus de son papier comme si elle avait été subitement paralysée et, rejetant la tête en arrière avec un mouvement de surprise :

— Qu'à de commun avec vous le duc de Balboa ?

En même temps, ses yeux semblaient compter chacune des pièces et chacun des trous du costume de ce personnage pittoresque.

— Don Alexandre aurait été indigné de me voir porter ces habits qui sont presque des haillons ; il se serait inquiété de savoir si j'ai faim ; il se serait rappelé que je n'ai pas été accoutumé à cette misère...

— Et il vous aurait rempli les deux mains d'or, n'est-il pas vrai ? railla l'administrateur.

— Il aurait fait mieux que cela. Mais je suis un homme patient. Mon tour viendra bientôt d'être administrateur de ce château et des domaines de Balboa.

— Administrateur, vous ?

— Eh oui, mon ami, vous ouvrez de grands yeux ; mais sachez que don Alexandre n'a rien à me refuser.

L'étranger accentua cette dernière phrase avec tant de fermeté que l'administrateur fit un soubresaut.

— Ayez donc la bonté, dit l'homme en changeant à dessein son bâton de main, pour faire remarquer sa forte musculature, ayez, je vous prie, l'obligeance de me dire où est le duc, de me donner de l'argent pour me permettre d'aller le rejoindre, ou bien de lui écrire ces deux phrases : " Genaro est ici ; il a besoin de vous parler. "

— Je ne ferai ni l'un ni l'autre, dit l'administrateur d'un ton hautain.

— Tant pis pour vous, ami, car la première chose que je demanderai au duc ce sera de vous mettre à la porte de chez lui et comptez dès aujourd'hui que c'est chose faite.

L'allure de cet individu et surtout son bâton commençaient à inquiéter l'administrateur, qui se sentait seul et hors d'état de lutter contre un aussi redoutable antagoniste. Il se leva et son bras se dirigea vers le cordon d'une sonnette.

— Tout doux, dit l'inconnu en le retenant avec une poigne écrasante. Vous ne pouvez que vous perdre vous-même et déplaire un peu plus à don Alexandre en provoquant un scandale. Asseyez-vous donc et causons sans nous fâcher.

L'administrateur obéit machinalement.

— Où est don Alexandre ? continua l'homme au bâton.

— A Madrid.

— C'est loin d'ici, lorsqu'on ne peut marcher qu'à pied. Mais la fatigue ne m'effraie pas. Donnez-moi l'adresse exacte du comte... nom... du duc, comme vous dites maintenant, et remplissez cette bourse que voici pour m'empêcher de demander l'aumône en route.

— Vous aimez mieux la demander ici, dit l'administrateur reprenant son ton d'autorité. Voici cinq francs.

L'homme à la besace haussa les épaules.

— Cent sous de France, pour un voyage d'au moins cents lieues. Un sou par lieue. Vous croyez donc que j'ai les ailes d'une hirondelle et l'estomac d'un chameau. Je vois que vous ne m'avez pas compris. Ce n'est pas une aumône que je sollicite, mais une avance que je réclame.

Il se rapprocha de la table et y étala ses deux coudes.

— Je suis l'homme de confiance de don Alexandre, dit-il, faites ce que je vous dis et vous pourrez être certain d'être bien récompensé.

L'administrateur s'était reculé automatiquement. Le visage sombre de l'étranger était presque en contact avec le sien, et le sourire hideux avec lequel cet individu le regardait ne pouvait être que celui d'un malfaiteur.

Sans s'occuper de son effroi, le sinistre visiteur prit un carré de papier et une plume et écrivit d'une main sûr :

" Je reconnais avoir reçu de l'administrateur de monseigneur le duc de Balboa la somme de cent vingt-cinq francs pour mes frais de voyage à Madrid. Genaro. "

— Voilà un reçu en bonne règle et due forme, ajouta-t-il en tendant le papier à l'administrateur qui, ne revenant plus de son ébahissement, ouvrit le tiroir de sa table, puis d'une main tremblante compta cent vingt-cinq francs.

Genaro les serra dans sa bourse et sortit sans remercier.

Quelques heures après il pénétrait sous la voûte croulante de la porte de Fontarabie. Montant la longue rue qui grimpe entre deux rangées de maisons peintes de couleurs voyantes, ornées de balcons en fer forgé et prolongeant leurs toits en auvent, il fit halte à l'endroit où les *palacios* aux façades armoriées commencent à faire place aux maisonnettes à pignons dominées par l'énorme mur du château de Jeanne-la-Folle.

Une vieille femme, toute courbée, appuyée sur une canne, se tenait sur le seuil d'une de ces maisonnettes.

— Que vois-je ! s'écria Genaro s'approchant d'elle vivement et lui prenant la main gauche restée libre, la tante Zahori, toujours alerte et ingambe, comme aux beaux jours de ses premiers printemps !

La vieille tâcha péniblement de relever un peu sa tête branlante, et ouvrant du mieux qu'elle pouvait ses yeux à demi contractés par le grand âge, elle contempla d'un air intrigué l'homme qui l'abordait avec cette volubilité expansive.

Genaro, sans lui laisser le temps de fouiller ses souvenirs, lui secoua la main avec une effusion encore plus ostensible.

— Venons au fait, dit-il. Je suis Genaro du château de Balboa, et je viens chercher Alonsou. La vieille eut une exclamation déchirante.

— Alonsou ! répéta-t-elle en tremblant de tout son corps. Le pauvre ! il y a bientôt dix-sept ans qu'ils me l'ont tué. Je n'avais que ce fils.

— Tué ! fit Genaro, jouant la stupéfaction et avec un accent si navré que la vieille n'en pouvait mettre en doute la sincérité. Tué ! comment donc ?

— Je ne sais pas. C'est du château qu'on m'a fait savoir ce malheur. Mais on n'a pu me donner aucun détail. Tout ce que mon neveu Pablo en connaissait c'est que mon pauvre Alonsou avait été trouvé inanimé sur la terre de France près de Biriadou avec deux balles dans la tête. Hélas ! le *pobre*. On l'aura pris pour un contrebandier et quelque chef nouveau des douaniers aura voulu faire du zèle.

— Pauvre tante, dit Genaro en poussant un profond soupir, il y a tout juste seize ans et demi que je l'avais quitté.

— C'est en effet, reprit-elle en sanglotant, la nuit que vous êtes venu le prendre qu'il a péri. Mais vous, pauvre ami, vous venez donc de bien loin pour avoir été absent si longtemps.

— Oui, de bien loin.

Genaro eut un mouvement d'embarras et pour s'arracher à un interrogatoire.

— Je vous conterai cela plus au long, tante Zahori, quand nous nous reverrons. Maintenant je suis pressé, Alonsou n'étant plus là, je dois me mettre en quête d'un autre compagnon. Pauvre Alonsou ! Adieu tante Zahori !

Il eut un nouveau geste, accompagné d'un gémissement, qui voulait traduire son émotion et s'éloigna d'un pas lent, laissant la vieille essuyer ses larmes.

Une demi-heure après il s'arrêtait dans la vallée de Bastan, à proximité d'Alzate, devant une de ces grandes hôtelleries où l'on remise les charrois et qui portent en Espagne le nom de *parador*.

L'aubergiste s'accupait gravement d'écortcher un lapin lorsque le bruit des pas de Genaro qui, pour annoncer sa venue, avait été pris d'une quinte de toux volontaire, lui fit lâcher son couteau.

En apercevant devant lui l'homme sinistre, l'aubergiste eut un soubresaut d'effroi, ramassa vivement son arme et prit une posture de défense. Une grosse maritonne, dont le tablier graisseux attestait les fonctions culinaires avait, en voyant l'épouvante de son patron, saisi dans l'être une énorme paire de pincettes ardentes et se préparait en les brandissant, à venir au secours.

— Allons, allons, oncle Matéo, dit Genaro avec un grand éclat de rire, en prenant une espèce de tabouret sur lequel il s'assit flegmatiquement, vous ne me reconnaissez donc pas ?

L'hôtelier le toisa sans oser faire un pas vers lui et ses yeux s'écarquillaient autant que ceux de la cuisinière.

— Non dit-il enfin, dissimulant mal sa crainte, je ne vous connais pas, qui êtes-vous ?

Genaro ne donna point de réponse, mais, tirant de la poche de sa veste une pièce d'or de cinq douros, il la mit dans la main de l'aubergiste.

Cette pantomime eut un succès immédiat, l'oncle Matéo n'avait pas eu le temps de refuser la pièce, et une fois qu'il l'avait eue en sa possession, il était allé sur le bas de la porte la présenter à la dernière lueur du jour, puis il était revenu avec une démarche plus rassurée et regardant la maritonne :

— Elle n'est pas fausse, dit-il.

Il y eut un instant de silence. L'aubergiste tenait toujours la pièce d'or entre le pouce et l'index, ne sachant s'il devait la rendre ou la garder, et visiblement plus disposé à faire ceci que cela.

— C'est bien, dit-il enfin, vous voulez me prouver que vous êtes en mesure de payer votre gîte et au besoin votre couvert ; mais d'où vient que vous savez si exactement mon nom et pourquoi me parlez-vous comme on fait à une vieille connaissance ? Encore une fois, qui êtes-vous ?

— Dieu vous vienne en aide, oncle Mathieu, vous n'avez pas plus de mémoire que ce lapin n'a de peau. Et comment faites-vous donc vos affaires, si vous ne reconnaissez pas le meilleur de vos clients, Genaro ?

— Genaro, vous ?

— Moi-même.

— Pas possible !

— J'ai beaucoup vieilli, n'est-il pas vrai ?

— Au point que si vous ne vous étiez pas nommé, je me serais laissé brûler la main avant de vous avouer pour un ancien ami.

— Les années ne rajeunissent point, pas plus que les soucis. Quelles bonnes rasades nous avons bues ici autrefois !

— Avec don Pablo et don Alonsou ; je me souviens maintenant. Sont ils toujours au château, les deux cousins ?

— Don Pablo est, m'a-t-on dit, depuis longtemps à Madrid, où il mène, paraît-il, grand luxe. Quand à don Alonsou, je crois qu'il est mort.

— Et vous venez du château ?

— Je n'ai fait qu'y passer un instant, le temps de prendre l'adresse exacte du duc que j'ai hâte de revoir.

— Vous allez faire fortune dans la capitale, comme don Pablo.

— Peut-être. Mais gardez donc cette pièce, nous compterons au départ. Pour le moment je n'ai besoin que d'un repas reconfortant, car j'ai l'estomac creux, et si ce lapin n'est destiné à personne, je m'en régèlerais volontiers en l'arrosant d'une cruche de vin blanc.

— Faut-il vous préparer une chambre, don Genaro ? dit la maritonne d'une voix douce, qui contrastait avec l'attitude belliqueuse qu'elle avait prise un instant auparavant.

Genaro la regarda d'un air railleur.

— Je vois avec plaisir, dit-il, que vous ne me prenez plus avec des pincettes. Quant à la chambre j'aime autant m'en passer. Ce banc au coin du feu me semble préférable, et avec une peau de mouton sous la tête, j'y dormirai comme Saint-Jacques de Compostelle.

Et, se levant, il alla s'étendre sur le lit de camp improvisé.

En ce moment la nuit tomba tout d'un coup. Marouja, la maritonne, allumait une bougie quand l'oncle Matéo, entendant au dehors des pas de chevaux, sortit à la hâte pour aller à la rencontre de la fortune qui lui envoyait sans doute de nouveaux clients.

C'étaient, en effet, deux voyageurs. Il s'y arrêtrèrent d'eux-mêmes et mirent pied à terre.

Matéo se confondit en démonstrations d'obséquiosité. Déjà il avait saisi la bride des chevaux et les conduisait à l'écurie, lorsque le plus âgé des cavaliers détacha de la croupe de sa monture une valise en cuir qu'il prit à la main, tandis que l'autre le suivait avec un paquet sous le bras.